

HAIKUS

NECTAR

À la fleur l'abeille
et le joli colibri
À l'humain, l'amour

DESSERT AMER

Sec et épicé
un désir sucré-salé
douce acidité

ÉVEIL

Matin de soleil
rempli de douces promesses
l'iris apparaît

BEL HÉRON CENDRÉ

Dans un long sillage,
Sauvage héron cendré,
Vol au ciel poudré

AU BORD DE LA LUNE

Au bord de la lune
à la pêche au poisson-plumes
Pierrot souffle un vers

PORTE-BOHNEUR

Un couple s'embrasse
sur le parvis de l'église
sous la pluie de riz

LA FLEUR DU POÈTE

La fleur du poète
Florilège sensuel
pétales de prose

À PETITS PAS DE SECONDES

L'ailleurs est très loin
à mesure que je marche
l'horizon s'éloigne

JE RÊVE D'UN MONSTRE

Je rêve d'un monstre
effrayant mes maux de tête
le croquemigraine

LE HAIKU

Le terme a été créé par le poète Masaoka Shiki (1867-1902). C'est une forme poétique très codifiée d'origine japonaise et dont la paternité, dans son esprit actuel, est attribuée au poète Bashō Matsuo (1644-1694).

Le haïku tire son origine du *tanka* (ou *waka*) de 31 mores (un découpage des sons plus fin que les syllabes) composé d'un *hokku* de 17 mores et un verset de 14 mores. Bashō Matsuo isola les modules et ne conserva que celui de 17 mores, qu'on appelait le *hokku* ou le *haïkaï* (comique, non-orthodoxe), sorte de ce que l'on appelle aujourd'hui *renku*. Contrairement au *waka* ou *tanka*, le haïku n'est pas chanté.

Un haïku doit donner une notion de saison (le *kigo*) et doit comporter une césure (le *kireji*). Si le haïku n'indique ni saison, ni moment particulier, on l'appellera un *muki* (無季) ou encore *haïku libre*, tels les poèmes de Taneda Santōka (1882-1940) ou ceux de Ozaki Hōsai (1885-1926).

Les haïkus ne sont connus en Occident que depuis le tout début du xx^e siècle. Les écrivains occidentaux ont alors tenté de s'inspirer de cette forme de poésie brève. La plupart du temps, ils ont choisi de transposer le haïku japonais, qui s'écrivait sur une seule colonne sous la forme d'un tercet de 3 vers de 5, 7 et 5 syllabes pour les haïkus occidentaux. Quand on compose un haïku en français, on remplace en général les mores par des syllabes ; cependant, une syllabe française peut contenir jusqu'à trois mores, ce qui engendre des poèmes irréguliers.

La personne écrivant des haïkus est appelée *haijin* (俳人?), ou parfois également « haïdjin » ou « haïkiste ».

Contrairement à la langue française, le japonais du xvii^e siècle diffère beaucoup de la langue japonaise actuelle, tant dans sa grammaire et son vocabulaire que dans l'écriture. Il équivaut donc, pour un lecteur français, à l'ancien français, avec la difficulté supplémentaire qui est l'évolution de l'écriture elle-même.

À titre d'exemple, voici l'un des plus célèbres haïkus japonais, écrit par le premier des quatre maîtres classiques, Bashō :

Un vieil étang et
Une grenouille qui plonge,
Le bruit de l'eau.

Ce haïku est celui que l'on présente le plus lorsqu'il s'agit d'expliquer ce qu'est un haïku. Il en existe de multiples traductions. C'est surtout le troisième vers qui pose problème. De nombreux *haijin* (poètes pratiquant l'art du haïku) préfèrent « le bruit de l'eau », plus proche du sens littéral, à « un ploc dans l'eau ». Ya traduit une émotion. Le texte ne donne aucune indication de pluriel ou de singulier, ni aucune indication de temps. Par ailleurs, en japonais, les articles n'existent pas, les genres non plus. Le mot à mot du poème est le suivant : vieil/ancien étang(s) ah grenouille(s) tomber/plonger bruit(s) de l'eau(x)

Rien dans le texte ne vient indiquer que la/les/des grenouille(s) tombent/sont tombées/tomberont *dans un/le/des vieil/vieux étang(s)*. Dans la langue japonaise commune « grenouille » se dit « *kaeru* ». La traductrice Corinne Atlan en a même proposé une version différente en s'attachant plus à un effet visuel, « l'eau se brise »⁵, qu'à un effet sonore.

Le sens d'un haïku se révèle, pour la plupart des cas, dans sa proximité avec d'autres haïkus, lorsqu'il fut publié dans des éditions collectives, ou dans son rapport à une histoire, lorsqu'il fut publié dans des récits en prose. La densité du haïku tient à la souplesse de la langue japonaise, à la richesse de son vocabulaire, au jeu des homophonies (très nombreuses dans cette langue), et à l'usage des kanjis ou des alphabets syllabaires. L'utilisation des kanjis faisant référence plutôt à la culture d'origine chinoise, tandis que l'usage des alphabets syllabaires fait plutôt référence à la culture japonaise dans ce qu'elle a de propre, un peu comme en français *week-end* diffère de « fin de semaine », même si la définition des termes est la même.

Les maîtres du haïku classique vivaient de la correction des haïkus de leurs élèves, c'est dire si le haïku répond à des règles de composition rigoureuses et particulièrement ardues. La langue utilisée dans le haïku classique diffère de la langue parlée ou écrite à la même époque, et c'est une des principales difficultés de sa composition. La conséquence directe est qu'il peut être difficilement compréhensible au commun des mortels, outre qu'il est rempli de références explicites ou implicites à la culture des lettrés et du bouddhisme. La littérature classique japonaise est une langue qui privilégie l'allusion et l'implicite. Le haïku s'est démocratisé aujourd'hui, on en trouve des formes simplifiées jusque dans les quotidiens à grand tirage. C'est un jeu pour tous les âges, où l'on ne cherche pas nécessairement à être corrigé par un maître.

L'une des principales difficultés pour les haïkistes francophones est de retrouver une notion de flou qui est plus appropriée à la langue japonaise, celle-ci étant davantage contextuelle que le français, et utilisant moins d'articles et de formes de conjugaison. Des débats ont également lieu pour tenter de donner des pistes sur la ponctuation. Des tirets, des espaces ou signes d'ondulation paraissent le mieux s'approcher de la façon d'écrire très sobre des Japonais.